P. Raniero Cantalamessa, ofmcap

QUE VOTRE AMOUR SOIT ACTIF ET SINCERE

60ème Assemblée de Caritas Internationalis
Rome, Domus Mariae, 23 mai 2011

Au début de ma réflexion, il faut que je précise un point : toutes les religions ou les philosophies religieuses indiquent tout d'abord aux personnes ce qu'elles doivent faire pour leur salut, moyennant des renonciations ascétiques ou des spéculations intellectuelles. Le christianisme ne dit pas d'abord ce que les personnes doivent faire, mais ce que Dieu a fait pour elle. Le don vient avant le devoir.

Ce principe s'applique, tout d'abord, au domaine de la charité. Aimer Dieu de toute sa force et son prochain comme soi-même est certainement le premier commandement et le plus important, mais l'ordre des commandements n'est pas le premier; l'ordre du don vient avant lui: "Quant à nous, aimons, puisque lui nous a aimés le premier" (1 Jn 4:19). Le Christianisme est la religion de la grâce.

L'expression "amour de Dieu" revêt deux acceptions très différentes: dans l'une, Dieu est l'objet, dans l'autre, Dieu est le sujet; l'une indique notre amour pour Dieu, l'autre indique l'amour de Dieu pour nous. La personne humaine est encline à être davantage active que passive, à être un créditeur plus qu'un débiteur. On donne toujours la priorité au premier sens, à ce que nous faisons pour Dieu. La prédication chrétienne a suivi elle aussi cette voie, en parlant, à certaines époques, presque uniquement du "devoir" d'aimer Dieu ("De diligendo Deo ").

La révélation biblique donne, cependant, la primauté au deuxième sens: à l'amour "de" Dieu, et non pas "pour" Dieu. Aristote disait que Dieu meut le monde "dans la mesure où il est aimé," c'est-dire dans la mesure où il est l'objet de l'amour et la cause finale de toutes les créatures[1]. Mais la Bible affirme exactement le contraire, à savoir que Dieu crée et meut le monde dans la mesure où Il aime le monde. La chose la plus importante, quand on parle de l'amour de Dieu, ce n'est donc pas que l'homme aime Dieu, mais que Dieu aime l'homme et qu'Il l'a aimé "le premier": "En ceci consiste l'amour : ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais c'est Lui qui nous a aimés" (1 Jean 4:10).

I. UN AMOUR ACTIF: L'IMPORTANCE SOCIALE DE L'EVANGILE

Une fois que nous avons clarifié ce principe fondamental de la charité chrétienne, nous pouvons réfléchir sur le *devoir* d'aimer et en particulier d'aimer son prochain, qui représente le principal intérêt de cette assemblée. Le lien entre les deux objets d'amour est défini en

[1] Aristote, *Métaphysique*, XII, 7, 1072b.

toute clarté dans les Ecritures : “Dieu nous a ainsi aimés, nous devons aussi nous aimer les uns les autres ”. (1 Jn 4:11)

Par cette méditation, je voudrais réfléchir sur la qualité que doit revêtir cet amour. Il est essentiellement double: l’amour doit être actif et sincère, aimer les gens, pour ainsi dire, avec les mains et avec le cœur. Commençons par la pratique de l’amour.

Charité chrétienne traditionnelle

Nous connaissons les paroles de la Première Epître de Jean: “Si quelqu'un possède les biens du monde, et que, voyant son frère dans le besoin, il lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui? Petits enfants, n'aimons pas en paroles et avec la langue, mais en actions et avec vérité.” (1Jn 3, 17-18). Nous trouvons le même enseignement, sous une forme plus explicite, dans l’Epître de Jacques: “Si un frère ou une sœur sont nus et manquent de la nourriture de chaque jour, et que l'un d'entre vous leur dise: Allez en paix, chauffez-vous et vous rassasiez! et que vous ne leur donniez pas ce qui est nécessaire au corps, à quoi cela sert-il? ?” (Jc 2,16).

Dans la communauté primitive à Jérusalem, cette condition était traduite en partage. Il a été dit des premiers chrétiens que “ils vendaient leurs propriétés et leurs biens, et ils en partageaient le produit entre tous, selon les besoins de chacun.” (Ac 2,45), mais ce qui les a poussés à le faire, ce n’était pas un idéal de pauvreté, mais la charité; le but était non pas de rendre tous pauvres, mais qu’il n’y ait “parmi eux aucun indigent:” (cf. Ac 4, 34).

L’Eglise apostolique, sur ce point, réunit simplement l’enseignement et l’exemple du Seigneur, dont la compassion pour les pauvres, les malades et les affamés n’a jamais été un sentiment vide, elle a toujours été traduite en aide concrète. En effet, le Christ a fait de ces gestes concrets de charité la base de son Jugement dernier (cf. Mt 25).

Les historiens de l’Eglise voient dans cet esprit de solidarité fraternelle l’un des facteurs principaux de “la mission et de l’expansion du christianisme des trois premiers siècles”[2]. Cet esprit a été traduit en initiatives créées expressément – et plus tard, en institutions – pour le soin des malades, le soutien des veuves et des orphelins, l’aide aux détenus, les soupes populaires pour les pauvres, l’assistance aux étrangers … Cet aspect de la charité chrétienne, historiquement et de nos jours, est traité dans la deuxième partie de l’encyclique du pape Benoît XVI “Deus caritas est” et, de manière permanente par le Conseil pontifical “Cor Unum”.

L’émergence de la question sociale

L’ère moderne, surtout le 19ème siècle, a marqué un tournant, plaçant la question sociale au premier plan. Il ne suffit pas de pourvoir aux besoins des pauvres et des opprimés cas par cas; il faut agir au niveau des structures qui créent les pauvres et les opprimés. Qu’il s’agissait

[2] A. von Harnack, *Mission und Ausbreitung des Christentums in den ersten drei Jahrhunderten*, Leipzig 1902.

d'un nouveau terrain, on peut le déduire du titre et des premiers mots de l'encyclique de Léon XIII "Rerum novarum" du 15 mai 1891, par laquelle l'Eglise entrait en protagoniste dans le débat. Il convient de relire le paragraphe d'ouverture:

> "La soif d'innovations qui depuis longtemps s'est emparée des sociétés et les tient dans une agitation fiévreuse devait, tôt ou tard, passer des régions de la politique dans la sphère voisine de l'économie sociale. En effet, l'industrie s'est développée et ses méthodes se sont complètement renouvelées. Les rapports entre patrons et ouvriers se sont modifiés. La richesse a afflué entre les mains d'un petit nombre et la multitude a été laissée dans l'indigence. Les ouvriers ont conçu une opinion plus haute d'eux-mêmes et ont contracté entre eux une union plus intime. Tous ces faits, sans parler de la corruption des mœurs, ont eu pour résultat un redoutable conflit.".

C'est cette même catégorie de questions qui offre le contexte de la deuxième encyclique du Saint-Père Benoît XVI sur la charité: "Caritas in veritate". N'étant pas compétent en la matière, je n'entrerai pas dans le débat sur le contenu traité par celle-ci ou par d'autres encycliques sociales que vous connaissez mieux que moi. Ce que je voudrais faire, c'est illustrer le contexte historique et théologique, ledit "Sitz im Leben" de cette nouvelle forme de magistère ecclésiastique: autrement dit, comment et pourquoi on a commencé à écrire des encycliques sociales et on a continué régulièrement à en écrire des nouvelles. En fait, cela peut nous aider à découvrir quelque chose de nouveau sur l'Evangile et sur l'amour chrétien.

A l'époque où Léon XIII écrivit son encyclique sociale, il y avait trois courants de pensée dominants en ce qui concerne l'importance sociale de l'Evangile. Il y avait tout d'abord l'interprétation socialiste et marxiste. Marx n'avait pas prêté attention au christianisme de ce point de vue, mais parmi ses premiers disciples, certains (Engels d'un point de vue encore idéologique, et Karl Kautsky d'un point de vue historique) traitèrent la question dans le contexte de la recherche sur les "précurseurs du socialisme moderne".

Les conclusions qu'ils en tirèrent furent les suivantes: que l'Evangile était dans l'ensemble un grand message social aux pauvres, et que tout le reste en lui était d'une importance secondaire – une simple "superstructure". Jésus était un grand réformateur social qui voulait secourir les classes populaires de leurs conditions misérables. Son programme offre l'égalité à tous et l'affranchissement du besoin économique. Le système de la communauté chrétienne primitive était un type de communisme *ante litteram*, bien qu'encore simpliste et non scientifique: une sorte de communisme du consommateur, plus qu'un communisme de la production.

Par la suite, les historiographes de l'ère soviétique rejetèrent cette interprétation parce que, de leur point de vue, elle cédait trop au christianisme. Dans les années 1960, l'interprétation révolutionnaire réapparut, cette fois-ci sous forme politique, avec sa thèse de Jésus comme chef du mouvement "zélote" de libération, mais il eut courte vie, et déborde le cadre de la question ici traitée.

Nietzsche était arrivé à une conclusion similaire à celle marxiste, mais son intention était très différente. Pour lui aussi, le christianisme était né comme mouvement de libération des classes populaires, mais ce fait devait être jugé comme étant totalement négatif. L'Evangile incarne le "ressentiment" des faibles contre les formes fortes en nature; c'est l'"inversion de

toutes les valeurs", qui rogne les ailes de l'humanité aspirant à la grandeur. Le but de Jésus était de combattre la misère sur terre en diffusant le "Royaume des cieux".

A ces deux écoles – qui concordaient sur la réalité qu'elles voyaient, mais qui différaient sur la façon dont elle devait être jugée – il faut en ajouter une troisième que l'on pourrait qualifier de 'conservatrice'. D'après cette vision, Jésus ne s'intéressait nullement aux questions sociales et économiques; lui attribuer ces préoccupations serait le diminuer et en faire une figure de ce monde temporel. Il a emprunté des images au monde du travail et a pris à cœur les misères des pauvres, mais jamais il n'envisagea l'amélioration des conditions de vie des personnes durant leur vie sur terre.

Théologie libérale et dialectique

Ce sont là les idées dominantes dans la culture de l'époque, quand les Eglises chrétiennes commencèrent à s'engager dans une réflexion théologique sur la question. Celle-ci se développa aussi en trois étapes et comporta trois approches: celle de la théologie libérale, celle de la théologie dialectique, et celle du magistère catholique.

La première réponse fut celle du courant de la *théologie libérale* à la fin du 19ème siècle et au début du 20ème siècle, représentée, en particulier dans ce domaine, par Ernst Troeltsch et Adolph von Harnack. Il convient de s'attarder un instant sur les idées de cette école ; en effet, nombre des conclusions auxquelles elle a abouti, du moins dans ce domaine spécifique, sont celles auxquelles, bien que partant d'une autre perspective, parvient aussi le magistère social de l'Eglise, et elles sont toujours actuelles et valides.

Troeltsch conteste le point de départ de l'interprétation marxiste, qui affirme que le facteur religieux est toujours secondaire par rapport au facteur économique. Etudiant l'éthique protestante et la montée du capitalisme, il démontre que, si le facteur économique influe sur le religieux, il est vrai aussi que la religion influe sur l'économie. Il s'agit donc de domaines distincts, non pas subordonnés l'un à l'autre.

Harnack, pour sa part, prend acte que l'Evangile n'offre pas un programme social direct pour combattre la pauvreté ou l'abolir; qu'il n'exprime pas de jugements sur l'organisation du travail et d'autres aspects de la vie qui sont importants pour nous aujourd'hui, comme l'art ou la science. Mais, ajoute-t-il, heureusement qu'il en est ainsi! Quel malheur s'il avait cherché à énoncer des règles sur les relations entre les classes, les conditions de travail et ainsi de suite.

Concrètement, ces règles auraient été fatalement liées aux conditions de l'époque, (comme le sont un grand nombre d'institutions et de préceptes sociaux de l'Ancien Testament), et seraient devenues à la fin anachroniques, voire un "encombrement inutile" pour l'Evangile. L'histoire, même l'histoire du Christianisme, démontre jusqu'à quel point il est dangereux de se lier aux structures sociales et aux institutions politiques d'une époque particulière, et combien il est difficile de s'en débarrasser ensuite.

> "Et pourtant ", continue Harnack, "jamais d'autre religion n'a œuvré avec un message social aussi énergique, ni aucune ne s'est si fortement identifiée avec ce message, comme cela a été le cas pour l'Evangile. Et pourquoi? Parce que les mots "aime ton prochain comme toi-même" ont été prononcées en toute honnêteté, parce que, par ces

> mots, Jésus a éclairé toutes les relations concrètes de la vie, le monde de la faim, de la pauvreté et de la misère. … Son objectif est de transformer le socialisme basé sur des intérêts antagonistes en un socialisme basé sur la conscience de l'unité spirituelle.… Le principe fallacieux du libre jeu des forces, du "vivre et laisser vivre" – il vaudrait mieux dire "vivre et laisser mourir" – s'oppose totalement à l'Evangile."[3].

La position du message évangélique s'oppose, comme on peut le voir, aussi bien à la réduction de l'Evangile à une proclamation sociale ou à la lutte de classe, qu'à la position du libéralisme économique et du libre jeu des forces.

Qu'est ce que la *théologie dialectique* de Barth, Bultmann, Dibelius et autres, qui a succédé à la théologie libérale après la Première Guerre mondiale, reprochait-elle à la vision libérale? Principalement son point de départ, son idée du royaume des cieux. Pour les libéraux, le Royaume était de nature essentiellement éthique, un idéal moral sublime basé sur la paternité de Dieu et la valeur infinie de chaque âme; pour les théologiens dialectiques, il était de nature eschatologique – une intervention souveraine, gratuite de Dieu, qui ne se propose pas tant de changer le monde que de dénoncer ses structures présentes ("critique radicale"), en annoncer la fin imminente ("eschatologie conséquente"), en lançant un appel à la conversion ("impératif radical").

L'actualité de l'Evangile réside dans le fait que "tout ce qui est demandé n'est pas demandé d'une manière générale, par tous et pour tous les temps, mais par cet homme et peut-être par lui seul, à ce moment-là et peut-être seulement à ce moment-là ; et cela est demandé non pas sur la base d'un principe éthique, mais en raison de la situation de décision dans laquelle Dieu l'a placé lui, et peut-être lui seulement, maintenant et ici "[4]. L'influence de l'Evangile sur la société passe par l'individu, non par la communauté ou l'institution ecclésiale.

Dans cette perspective, peut-on encore parler d'un Evangile qui a une importance sociale? Oui, mais seulement quant à la méthode, pas quant au contenu. Je m'explique. Ce point de vue réduit la signification sociale de l'Evangile à une signification "formelle", en excluant toute signification "réelle", c'est-à-dire en termes de contenu. En d'autres termes, l'Evangile fournit la méthode, ou l'impulsion, pour une attitude ou un agir chrétien correct dans la sphère sociale, rien de plus.

C'est là le point faible de cette vision. Pourquoi attribuer aux récits et paraboles de l'Evangile une signification uniquement formelle ("comment accueillir l'appel à la décision qui vient à moi, maintenant et ici ») et pas aussi une signification réelle et exemplaire. Est-il légitime, par exemple, à propos de la parabole du mauvais riche, d'en ignorer les indications concrètes et claires concernant l'usage et l'abus de la richesse, le luxe, le mépris du pauvre, pour s'en tenir seulement à « l'impératif de l'heure » qui résonne à travers la parabole ?

---

[3] A. von Harnack, *Das Wesen des Christentums*, Leipzig 1900. Traduction italienne *L'essenza del cristianesimo*, Torino 1903, pp. 93 ss.

[4] M. Dibelius, *Das soziale Motiv im Neuen Testament*, in *Botschaft und Geschichte*, Tubingen 1953, pp. 178-203.

Une telle solution qui appauvrit le message du Christ se base sur de fausses prémisses, à savoir qu'il n'y a pas d'exigences communes dans la parole de Dieu qui concernent le riche d'aujourd'hui comme elles concernaient le riche - et le pauvre - du temps de Jésus. Comme si la décision demandée par Dieu était quelque chose de vide et d'abstrait - simplement se décider- et non se décider sur quelque chose. Toutes les paraboles à fond social sont définies « paraboles du royaume » et c'est ainsi qu'on leur applique une signification unique, celle eschatologique.

La doctrine sociale de l'Eglise

La doctrine sociale de l'Eglise catholique cherche, comme toujours, plus une synthèse qu'une opposition; sa méthode, c'est le "et – et" (les deux) plutôt que le "aut – aut" (l'un ou l'autre). Elle maintient le "double éclairage" de l'Evangile: eschatologique et moral. En d'autres termes, elle est en accord avec la théologie dialectique sur le fait que le Royaume de Dieu prêché par le Christ n'est pas de nature essentiellement éthique, c'est-à-dire, un idéal dont la force dépendrait de la valeur universelle et de la perfection de ses principes, mais il s'agit d'une initiative nouvelle et gratuite de Dieu qui, par le Christ, fit irruption d'en-haut.

Là où elle s'écarte de la vision dialectique, c'est dans sa façon de concevoir le rapport entre ce Royaume de Dieu et le monde. Entre les deux, il n'y a pas seulement une opposition ou une incompatibilité, de même qu'il n'y a pas opposition entre l'œuvre de la création et celle de la rédemption, et que – comme nous l'avons vu dans la première méditation – il n'y a pas d'opposition entre *agape* et *eros*. Jésus a comparé le Royaume de Dieu au levain que l'on ajoute à la pâte pour la faire fermenter, à la semence jetée dans la terre, au sel qui donne du goût aux aliments; il dit qu'il n'est pas venu pour juger le monde, mais pour le sauver. Cela nous permet de voir l'influence de l'Evangile sur les questions sociales sous un jour différent, beaucoup plus positif.

Or, malgré toutes les différences d'approche, des conclusions communes se dégagent de toute la réflexion théologique sur le rapport entre l'Evangile et la sphère sociale. Nous pouvons les résumer ainsi : l'Evangile ne fournit pas des solutions directes aux problèmes sociaux, mais il contient des principes utiles pour élaborer des réponses concrètes aux diverses situations historiques. Comme les situations et les problèmes sociaux changent selon les époques, le chrétien est appelé à incarner, au fur et à mesure, les principes évangéliques dans la situation du moment.

Tel est précisément l'apport des encycliques sociales des papes. C'est pourquoi ces encycliques se succèdent, chacune reprenant le discours là où la précédente l'avait laissé (dans le cas de l'encyclique de Benoît XVI, elle reprend *Populorum progressio* de Paul VI), et le mettant à jour en fonction des nouvelles exigences qui émergent dans la société (dans ce cas, le phénomène de la mondialisation) et des interrogations toujours nouvelles que l'on pose à la lumière de la parole de Dieu. Le titre de l'encyclique sociale de Benoît XVI, *Caritas in veritate*, indique quels sont les fondements bibliques sur lesquels, dans ce cas, il entend baser son discours sur la signification sociale de l'Evangile: la charité et la vérité.

La différence réside non seulement dans ce qui est dit et dans les solutions proposées, mais aussi dans le genre adopté et dans l'autorité de la proposition. Autrement dit, elle consiste dans le fait de passer de la discussion théologique libre à l'enseignement magistériel, et de l'intervention exclusivement "personnelle" dans les affaires sociales (telle qu'elle est proposée par la théologie dialectique) à une intervention communautaire en tant qu'Eglise, et non simplement à titre individuel.

La tâche de Caritas

Une question se pose à présent : Dans tout ce domaine, quel est le travail qui incombe aux responsables de Caritas? A mon avis, ils ne devraient pas se limiter à mettre en pratique l'enseignement social de l'Eglise; il ne s'agit pas simplement de faire entendre aux pauvres la voix de l'Eglise, ils doivent aussi faire entendre la voix des pauvres à l'Eglise!

Sans doute le plus grand péché commis à l'encontre des pauvres est-ce l'indifférence, faire semblant de ne pas voir, "passer outre". (cf. Lc 10, 31). Ce que Jésus objecte à propos du mauvais riche, plus que le luxe effréné de son mode de vie, c'est son indifférence vis-à-vis du pauvre couché à sa porte.

Nous avons tendance à installer un double vitrage entre les pauvres et nous. L'effet du double vitrage, largement utilisé aujourd'hui, est d'isoler du froid et du bruit, de tout affaiblir, amortir, feutrer. Nous faisons de même avec les pauvres: nous les voyons sur nos écrans, ou dans les pages de journaux, ou dans les revues missionnaires, mais leurs cris ne sont qu'un écho lointain qui ne touche jamais nos cœurs. Nous nous protégeons d'eux. Dans les pays riches, rien que l'expression "les pauvres" provoque la même agitation et panique que provoquait le cri "les Barbares!" lancé par les habitants de la Rome antique. Ils construisaient des murs et envoyaient des armées surveiller leurs frontières. Nous faisons, à notre façon, la même chose, mais l'histoire nous apprend que cela ne sert à rien.

La première chose à faire vis-à-vis des pauvres est donc de briser ce double vitrage, de surmonter notre indifférence et insensibilité. Il faut que nous abandonnions nos défenses et que nous nous laissions envahir par une saine inquiétude face à la misère effroyable qui existe dans le monde. Comme l'a écrit le pape Paul VI dans *Evangelica testificatio :* "La persistance de masses et d'individus pauvres est un appel insistant à la conversion des mentalités et des attitudes". Le cri des pauvres nous oblige "à éveiller les consciences face au drame de la misère et aux exigences de la justice sociale de l'Evangile et de l'Eglise"[5].

Il est là: je pense que l'une des tâches prioritaires des leaders de Caritas est de rappeler à nous tous cet appel à la conversion, et de briser impitoyablement la sécurité de notre "double vitrage".

III. AIMER DE TOUT SON CŒUR

Passons maintenant à la deuxième qualité de la charité chrétienne, l'amour sincère. La deuxième partie de l'Epître aux Romains est une succession de recommandations sur l'amour

[5] Paul VI, *Evangelica testificatio* 17 s. (Enchiridion Vaticanum [EV], 4, p. 649 s.).

mutuel au sein de la communauté chrétienne: "Que votre charité soit sans feinte [...];que l'amour fraternel vous lie d'affection entre vous, chacun regardant les autres comme plus méritants" (*Ro* 12:9 suiv.). " N'ayez de dettes envers personne, sinon celle de l'amour mutuel. Car celui qui aime autrui a de ce fait accompli la loi " (*Ro* 13:8).

Afin de saisir l'idée sous-jacente, ou mieux le "sentiment" que Paul éprouve vis-à-vis de la charité, il faut partir de cette phrase initiale: "Que votre charité soit sans feinte!" Il ne s'agit pas d'une simple exhortation parmi tant d'autres, mais la matrice à partir de laquelle découlent les autres. Elle renferme le secret de la charité. Avec l'aide du Saint-Esprit, essayons de percer ce secret.

Le terme original employé par saint Paul, traduit par "sans feinte", est *anhypokritos*, c'est-à-dire sans hypocrisie. Ce terme est une sorte veilleuse; en effet, c'est un terme rare que nous trouvons dans le Nouveau Testament quasi exclusivement pour décrire l'amour chrétien. On retrouve l'expression "charité sans feinte" (*anhypokritos*) dans 2 *Corinthiens* 6:6 et dans 1 *Pierre* 1:22. Ce dernier texte nous permet de saisir, en toute certitude, le sens du terme en question, parce qu'il l'explique par une périphrase; l'amour sincère – dit-il – consiste à s'aimer ardemment, "de tout cœur".

Par cette simple affirmation "Que votre charité soit sans feinte!" saint Paul porte donc la discussion à la racine même de la charité, qui est le cœur. Ce que l'on demande à l'amour, c'est qu'il soit sincère, authentique, non feint. Comme le vin, pour être "pur", il faut qu'il soit pressé des raisins, il en est de même pour l'amour qui doit venir du cœur.

On peut parler d'une intuition paulinienne concernant la charité: derrière l'univers visible et extérieur de la charité, fait d'œuvres et de paroles, un autre univers, tout intérieur, se révèle, qui est par rapport au premier, ce que l'âme est au corps. Nous retrouvons cette intuition dans un autre grand texte sur la charité, 1 *Corinthiens* 13. Au fond, ce que dit saint Paul se réfère uniquement à cette charité intérieure, aux dispositions et aux sentiments de la charité: la charité est patiente, la charité est bienveillante, elle n'est pas envieuse, ne s'irrite pas, elle excuse tout, croit tout, espère tout... Il n'y a rien ici qui traite spécifiquement ou directement du *faire* du bien, ou des œuvres de charité, tout se ramène à la racine du *vouloir* ce qui est bien. La bienveillance, le fait de vouloir ce qui est bien, vient avant la bienfaisance, le fait de faire du bien.

L'Apôtre lui-même explicite la différence entre les deux sphères de la charité quand il dit que le plus grand acte de charité extérieure – distribuer tous ses biens aux pauvres – serait tout à fait vain sans la charité intérieure (cf. 1 *Corinthiens* 13:3). Ce serait le contraire de la charité "sincère". La charité hypocrite, c'est précisément faire du bien mais sans vouloir le bien, montrer quelque chose d'extérieur qui n'a pas son correspondant dans le cœur. Dans ce cas, on a une apparence de charité qui peut, à la limite, dissimuler un masque d'égoïsme, une recherche de soi, l'instrumentalisation de son frère, ou même un simple remords de conscience.

Ce serait une erreur fatale d'opposer la charité du cœur et la charité des actes, ou bien de se servir de la charité intérieure comme alibi au manque de charité active. Nous connaissons l'importance que saint Paul lui-même attachait aux collectes pour les pauvres à Jérusalem (cf. 2 Co 8-9). D'ailleurs, dire que sans la charité "il ne sert de rien" même de tout donner aux

pauvres, ne veut pas dire que cela ne sert à personne et que c'est inutile ; cela signifie plutôt que cela ne me sert pas "à moi", mais que cela pourrait aider les pauvres qui la reçoivent.

La question n'est donc pas de minimiser l'importance des œuvres caritatives (nous le verrons la prochaine fois), mais d'assurer à celles-ci une base solide contre l'égoïsme et ses innombrables ruses. Saint Paul veut que les chrétiens soit "enracinés et fondés dans l'amour" (*Ephésiens* 3:17); autrement dit, l'amour doit être la racine et le fondement de tout.

En ce qui concerne l'amour sincère, ou qui vient du cœur, comme pour l'amour actif, pratique, je voudrais présenter quelques réflexions qui intéresseront en particulier les responsables de Caritas. Je pense que les paroles de l'Apôtre: " Et quand je distribuerais tous mes biens pour la nourriture des pauvres, quand je livrerais même mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien ", assument une urgence particulière pour vous à Caritas. Votre travail ne devrait jamais être réduit à un service social, à une simple distribution de ressources. C'est bien plus qu'un simple emploi, qu'une question bureaucratique ou administrative.

La première "charité" que nous sommes appelés à dispenser à notre prochain, même quand il s'agit de distribuer des vivres et des médicaments, est de lui transmettre l'amour de Dieu. Or, si nous ne sommes pas remplis de cet amour, ou si nous n'essayons pas au moins de grandir dans cet amour, cela est impossible. La vocation fondamentale d'un agent de Caritas ne diffère pas de celle de tout autre chrétien: une vocation à la sainteté!

En d'autres termes, vous ne pouvez pas travailler pour Caritas sans avoir une vie profonde de grâce et de prière. Saint Paul place l'exercice de la charité – concrètement, la distribution des aumônes ou les œuvres de charité – parmi les charismes, avec la prophétie et l'enseignement: "Celui qui a le don de la prophétie l'exerce selon l'analogie de la foi … que celui qui donne le fasse avec libéralité, que celui qui pratique la miséricorde le fasse avec joie" (Ro 12, 8).

La personne du Christ doit être le premier fondement de la spiritualité des agents de Caritas. Dans l'incarnation de la Parole, le "problème des pauvres" a assumé une nouvelle dimension dans l'histoire; elle est devenue une question christologique aussi. Jésus de Nazareth s'est identifié avec eux. Lui qui a prononcé les paroles: "Ceci est mon corps" sur le pain, a prononcé ces mêmes mots en faisant référence aux pauvres. Il a parlé d'eux quand, à propos des personnes qui avaient fait ou n'avaient pas fait quelque chose pour les affamés, les assoiffés, les prisonniers, les nus ou les étrangers, il a solennellement déclaré : "C'est à moi que l'avez fait" et "c'est à moi que vous ne l'avez pas fait" (cf. Mt 25, 31 suiv.). Cela équivaut à dire: "Vous souvenez-vous de cette personne en haillons qui avait besoin d'un bout de pain, cette personne pauvre qui tendait sa main – c'était moi, c'était moi!"

Je me souviens de la première fois que cette vérité a "explosé" en moi avec toute sa force. Je prêchais dans un pays du tiers-monde, et à chaque scène de misère que je voyais – une enfant en loques, le visage couvert de mouches; des groupes de personnes courant après un charriot d'ordures dans l'espoir de pouvoir ramasser quelque chose; un corps couvert de plaies – j'entendais une voix retentir en moi: "Ceci est mon corps. Ceci est mon corps ". J'en eus le souffle coupé.

La personne pauvre, c'est Jésus, qui erre encore dans le monde sans être reconnu. C'est un peu comme quand, après la résurrection, il est apparu sous différentes formes – à Marie en jardinier, en pèlerin aux disciples sur la route d'Emmaüs, aux apôtres sur le lac marchant sur la plage–, attendant que "leurs yeux s'ouvrent". Un jour, la première personne qui l'a reconnu a appelé les autres: "C'est le Seigneur!" (Jn 21, 7). Oh, si seulement nous aussi, en voyant une personne pauvre nous nous exclamions, rien qu'une fois, ce même cri de reconnaissance: "C'est le Seigneur", c'est Jésus!

"Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? Pais mes brebis!": ce lien entre l'amour de Jésus et le service aux autres est vrai dans tout ce que fait l'Eglise, il s'applique au ministère pastoral, mais aussi aux œuvres de charité. Il en a toujours été ainsi pour les géants de la charité chrétienne, des fondateurs d'ordres établis aux esclaves au Moyen-âge, jusqu'aux saints modernes comme Joseph Cottolengo, Mère Teresa de Calcutta et le Père Damien apôtre des lépreux. Pour nous, aimer Jésus ne devrait pas être un devoir, mais un besoin. De cela dépend non seulement la qualité de notre service aux pauvres, mais aussi la qualité et le succès de notre vie même.

"Dieu, personne ne l'a jamais contemplé. Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous... celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, ne saurait aimer le Dieu qu'il ne voit pas, et son amour est parfait en nous …" (1 Jn 4, 12 20). Ces paroles de Jean sont parfois citées pour faire le point et affirmer que la chose importante, la seule chose que l'on nous demande, c'est d'aimer notre prochain. Ladite "théologie de la sécularisation" les citent dans la tentative de réduire le christianisme à une "religion du deuxième commandement".

Or, nous devons veiller à ne pas sauter un maillon essentiel de la chaîne. Avant le frère ou la sœur que l'on voit, il y a un Autre, que l'on voit et l'on touche aussi: le Dieu qui s'est fait chair, Jésus Christ! Entre Dieu et le prochain il y a maintenant le Verbe qui s'est fait chair, qui a réuni les deux extrêmes en une seule personne. C'est vrai, le Christ n'est pas visible, mais Il existe; Il est ressuscité, vivant, à nos cotés, plus authentiquement de ce que nous le sommes l'un l'autre dans cette salle. "Celui qui croit en Christ touche le Christ!", comme disait saint Augustin.

Voici le point crucial: nous avons besoin de penser au Christ non pas comme à quelqu'un qui vit dans le passé, mais comme le Seigneur, ressuscité et vivant, avec qui je peux parler, que je peux même embrasser si je le souhaite, sachant que mon baiser ne restera pas sur le papier d'une image pieuse ou le bois d'un crucifix, mais sur le visage et les lèvres de chair vivante (même si elle a été spiritualisée), et que mon baiser le rendra heureux.

Ceux qui aiment leur prochain n'aiment pas tous le Christ, mais tous ceux qui aiment le Christ aiment leur prochain. A l'heure où approche la fête de la Pentecôte, demandons au Saint Esprit, avec les paroles de Veni *creator*: "Infunde amorem cordibus", répands ton amour dans nos cœurs. Amour pour Dieu, pour le Christ, pour l'Eglise, amour pour les pauvres et pour l'humanité tout entière.